

« Corps étranger »

Hélène Richard

Numéro 63, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27989ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Richard, H. (1992). Compte rendu de [« Corps étranger »]. *Jeu*, (63), 125–127.

La scène, géométrique et profonde, est construite selon une architecture futuriste. Au premier plan, elle représente un laboratoire où sont entreprises des expériences génétiques; deux gros foetus baignent dans un aquarium. Comme symboles du culte de la fertilité, deux gigantesques statues d'oiseaux au ventre rebondi sont placées de part et d'autre de la scène. Les différents lieux sont séparés par de gros blocs et communiquent entre eux par des escaliers que les personnages empruntent fréquemment. Sur une toile de fond, à l'arrière-scène, sont projetées des séquences d'un vieux film d'horreur en noir et blanc rempli de monstres et de brouillard, séquences extraites du film *Nightbreed* de Clive Barker.

Les personnages, comme dans l'émission *Star Trek*, portent des uniformes paramilitaires; leurs mouvements sont mécaniques. Entre deux scènes, au son d'une musique électro-pop du groupe au nom évocateur *Art of Noise*, ils se déhanchent dans une sorte de *breakdance*. Les effets spéciaux, coups de fusil, nuages de fumée, rires sataniques, explosions, inscrivent cette grande aventure dans l'univers de l'artifice.

Il est clair que *Manipulations* s'adresse à un public particulier — on ne se tromperait pas en disant à un public d'adolescents — amateur de sensationnel. Pour cette raison, l'intérêt d'un tel spectacle est plutôt limité. Il faut admettre que du point de vue technique, comme dans un vidéoclip bien rodé, tout est au poil. Mais la véritable réflexion sur la manipulation génétique et sur le pouvoir tyrannique dans le monde a été réduite à un spectacle son et lumière, rien de plus.

Philip Wickham

«Corps étranger»

Texte de Sylvie Provost. Mise en scène : René Gagnon, assisté d'Éric Fauque; scénographie et costumes : Marc-André Coulombe; régie et éclairages : Éric Fauque. Avec Sylvain Héту, Diane Lavallée et Jean Lessard. Production de Ma Chère Pauline, présentée au Restaurant-théâtre la Licorne du 20 février au 8 mars 1992.

Un coming of age

Une salle sombre, agrémentée de tables, qu'encadre une rangée de chaises hautes longeant les murs de gauche et de droite : le Restaurant-théâtre la Licorne. Une scène noire. Le long du mur, à l'extrême-droite de cette scène : un décor de salle de bain publique, celle d'un hôpital, apprendra-t-on plus tard. Le mur du fond : sa moitié droite est revêtue, du plafond jusqu'au sol, de miroirs qui reflètent avec une intensité incommodante la lumière de trois *spots* et les silhouettes des comédiens. Cette zone est celle du présent où Patrick, nouvellement père, raconte son passé d'enfant illégitime à son propre géniteur : un inconnu soudainement surgi dans sa vie et y occupant si peu de place qu'aucun signe ne l'incarne sur scène; quand Patrick parle à ce père, il s'avance et s'adresse au public, le faisant, lui aussi, dépositaire de son récit. La moitié gauche du mur du fond : un mur d'intérieur gris nuit percé par le cadre d'une porte; le mur à l'extrême-gauche de la scène lui est très semblable à une différence près : il avance vers le public et se termine inachevé aux trois-quarts du chemin, se signalant ainsi comme décor. Dans ce coin gauche de la scène : un lit de bois noir et une cage d'oiseau servant de candélabre : c'est la zone du passé où s'incarne le récit de Patrick; c'est aussi la chambre de sa mère. Les deux temps sont distingués par le jeu des éclairages qui plonge le passé dans l'obscurité quand le présent parle sous

un faisceau de lumière, et vice-versa : une stratégie simple et efficace.

L'histoire de Patrick, c'est d'abord celle de Madeleine devenue fille-mère à quatorze ans et qui survit en faisant des ménages, puis de la couture. Patrick est alors pour elle l'oiseau qui illumine sa vie solitaire comme la chandelle, la cage-candélabre. «Non, je ne l'ai jamais laissé sortir [de sa cage, l'oiseau]; c'est peut-être cruel... mais je l'aime, moi, c't'oiseau-là!». L'histoire de Patrick, c'est aussi celle de ses dix-sept ans, alors que Madeleine, esseulée par l'adolescence de son fils : «On s'habitue aux monologues...», se permet de répondre à l'amour de François, 20 ans, meilleur ami de Patrick et apprenti-psychologue enthousiaste. Elle se permet aussi de les quitter tous deux sans avertissement pour aller vivre dans le sud une dernière aventure, sa mort de cancéreuse, non sans avoir recontacté sa propre mère pour assurer l'avenir financier de Patrick. Elle retrouvera là-bas son premier amant — le père de Patrick; celui-ci sera témoin de son suicide et viendra, deux ans plus tard, rencontrer son fils qui vient tout juste de le faire grand-père.

L'histoire de Patrick, c'est surtout le récit plein d'humour et de tendresse de deux jeunes et d'une adulte qui se prennent au sérieux : l'histoire d'un *coming of age*. Les liens entre adultes et jeunes en fin d'adolescence y sont décrits dans toute leur maladresse et leur cocasserie. Sont aussi dépeintes avec finesse la perplexité qu'inspire parfois aux jeunes le monde adulte qui les attire tant, de même que le désarroi dans lequel ils s'écroulent, plus souvent qu'on ne le croit, eux qui s'efforcent pourtant si fort de devenir des hommes. Ainsi François — complètement identifié à une certaine conception de l'adulte expert pour se protéger de l'intimidation qu'il ressent devant le nouvel univers qu'il aborde — se fait casse-pied tant il ne peut résister au plaisir de tout analyser et d'expliquer les gens à eux-mêmes; la disparition de Madeleine le laisse cependant dans un état qui le fait ressembler davantage à un orphelin qu'à un amant délaissé. Patrick lui répond avec aplomb; il fait de même avec sa mère, sans se rendre compte qu'il suit les conseils mêmes qu'il repousse, car il est allergique à tout rapprochement, soucieux qu'il est de protéger sa

naissante identité d'adulte. Ceci ne l'empêche pas d'être jaloux de François et, après le départ de Madeleine, de fondre en larmes devant la mort de l'oiseau «que j'haïssais pourtant», symbole et de son enfance couvée et de la fragilité de Madeleine méconnue par lui, tout occupé qu'il était à apprendre à se passer d'elle. Peu de temps après le départ de celle-ci, il deviendra d'ailleurs amoureux — méthode adulte de composer avec un chagrin d'orphelin — et répétera le choix maternel d'une parentalité précoce.

On peut se demander qui (quel) est le corps étranger de ce récit. Le titre de la pièce désigne d'abord cette masse grossissant dans le corps de Madeleine alors qu'elle part pour entreprendre son errance dans le sud des États-Unis; il désigne tout autant ce que sont devenus mère et fils l'un pour l'autre au sortir de l'enfance de ce dernier, comme il signale aussi le rapport qu'ont François et Patrick à eux-mêmes, leur corps et leur sexualité à l'abord d'une identité nouvelle. Mais quel sort la troupe Ma Chère Pauline réserve-t-elle à cette histoire?

La scénographie appuie le texte de Sylvie Provost, découpant efficacement les lieux présent et passé du récit et les espaces de transition; la musique fait de même en enchaînant discrètement les séquences les unes aux autres par de brèves touches sonores allant de ritournelles de piano-bar à des extraits de concertos pour violon. Les costumes, du genre jeans, collants, blousons, chandails, vont dans le sens du texte en rendant l'ambiance de la vie au quotidien dans un intérieur modeste. Seule fantaisie : l'incarnation du souvenir de Madeleine qui, après sa brusque disparition, hante la pensée des deux jeunes hommes en longue robe blanche à capuchon. Le metteur en scène René Gagnon a pris le parti d'atténuer la dimension dramatique du texte pour mettre en saillie sa fraîcheur et son humour tendre; stratégie heureuse, me semble-t-il. (Ce drame de femme monoparentale, cancéreuse et incestueuse par personne interposée, aurait pu, en effet, donner lieu facilement à une interprétation sombre et donnant dans le style réaliste.)

La distribution et le jeu de certains comédiens, cependant, accentuent trop ce parti pris de

jeunesse et dessert le texte en l'aplatissant. En effet, Madeleine, interprétée par Diane Lavallée, avec son corps filiforme, sa tête blonde de vierge romane, son visage aussi lisse que celui de son fils, ressemble bien plus à sa jeune sœur qu'à sa mère; du coup, Sylvain Hétu (Patrick) semble trop costaud pour son rôle et plus viril que l'amant de sa mère. Si Diane Lavallée arrive à trouver le ton juste dans les moments comiques où elle semble avoir le même âge que les deux jeunes, elle est, cependant, une mère et une amante peu convaincante. De plus, dans les moments où le texte emprunte un registre récitatif — quand elle récite, par exemple, les lettres qu'elle écrit des États-Unis à son fils, donnant à entendre, par sa voix, un nouvel aspect d'elle, lointain et profond —, sa diction devient crispée et donne à son jeu une dimension d'amateurisme qui ne rend pas justice à l'ensemble de sa performance. Les prestations de Sylvain Hétu et

de Jean Lessard s'avèrent plus heureuses; notons, cependant, que ceux-ci ont l'avantage d'avoir déjà joué ces rôles, avec le même metteur en scène et dans le même théâtre, au printemps 1990.

Bon spectacle, malgré les réserves formulées plus haut, cette pièce interpelle surtout, me semblait-il au départ, les «ados», leurs parents et les autres adultes qui les côtoient, et peut-être le choix des comédiens a-t-il été fait aussi en fonction d'un public de jeunes. La réaction ponctuelle d'une spectatrice âgée de 9-10 ans me laisse, cependant, songeuse. Au moment où Patrick surprend sa mère au lit avec son meilleur ami, cette jeune personne, anticipant, en effet, la réaction du couple, a laissé jaillir tout haut dans la salle un «Ooh! Ooh!» modulé d'une façon à signifier : «Il va y avoir du trouble!...». J'en conclus que le choix de cette pièce, mettant en jeu les aléas au quotidien d'une cellule monoparentale, s'avère encore plus pertinent que je ne le croyais dans le contexte social actuel.

Hélène Richard

Corps étranger,
production de Ma Chère
Pauline. Photo : Bruno
Braën.

